UGC Distribution

Présente

MONSIEUR LAZHAR

Un film écrit et réalisé par

Philippe Falardeau

D'après la pièce d'Evelyne de la Chenelière

Avec

Fellag

Sophie Nélisse et Emillien Néron

Durée : 1h35

SORTIE LE 5 SEPTEMBRE 2012

Distribution :
UGC Distribution
24, avenue Charles de Gaulle
92200 Neuilly-sur-Seine
Tél. : 01 46 40 46 89

Relations presse :
MOONFLEET
Matthieu Rey et Mounia Wissinger
10, rue d'Aumale – 75009 Paris
Tél. : 01 53 20 01 20
matthieu-rey@moonfleet.fr

Matériel téléchargeable sur www.ugcdistribution.fr

Synopsis

A Montréal, Bachir Lazhar, un immigré algérien, est embauché au pied levé pour remplacer une enseignante de primaire disparue subitement. Il apprend peu à peu à connaître et à s'attacher à ses élèves malgré le fossé culturel qui se manifeste dès la première leçon. Pendant que la classe amorce un lent processus de guérison, personne à l'école ne soupçonne le passé douloureux de Bachir, qui risque l'expulsion du pays à tout moment.

Entretien avec Philippe Falardeau

Après *C'est pas moi, je le jure!*, *Monsieur Lazhar* est votre seconde adaptation cinématographique d'une œuvre littéraire. Qu'est-ce qui vous attire dans ce processus?

Je pense que j'aime l'adaptation parce que la matière première de l'œuvre a déjà fait ses preuves, soit sur moi au plan émotif, soit devant un large public. Quand je fais un film, c'est toujours ma hantise : est-ce que je vais pouvoir vivre avec ce sujet pendant trois ou quatre ans? Est-ce qu'il intéressera d'autres gens que moi? C'est aussi important de connaître les limites de son médium et de ne pas essayer de reproduire ce que le médium d'origine a réussi à faire. Dans le cas de *C'est pas moi, je le jure!*, il était évident que l'humour dans la littérature de Bruno Hébert provenait du décalage entre la narration candide d'un enfant de 10 ans qui a les références d'une personne de 40 ans. Dans le cas de *Monsieur Lazhar*, la pièce d'Evelyne de la Chenelière ne met en scène qu'un seul personnage. Ce qui m'intéressait surtout était sa force d'évocation. Je savais aussi que je ne pouvais pas emprunter la poésie d'Evelyne sans que ce soit casse-gueule, simplement parce que je ne suis pas poète comme elle et que le médium du cinéma s'y prête différemment.

C'est la force du personnage de Bachir qui vous a intéressé et permis d'imaginer le reste?

J'ai tout de suite aimé le propos et le sujet de la pièce. En y assistant, j'ai tout de suite imaginé le film : je voyais la classe, les enfants... La mise en scène de Daniel Brière, touchante et dépouillée, m'a probablement aidé à visualiser une œuvre cinématographique. Le personnage d'Alice existe un peu, Simon presque pas, et toute cette histoire était à construire autour du personnage principal. Je savais qu'il y avait de l'espace pour créer. J'ai aussi aimé le fait que le drame d'immigrant de Bachir ne soit pas l'enjeu principal de l'histoire. Il doit faire face à quelque chose de très concret dans sa société d'accueil et cette confrontation aurait pu lui arriver n'importe où. L'histoire avait donc une valeur en soi, au-delà du fait qu'il a vécu un événement traumatique et qu'il doit s'exiler. Ça colore ce qui va se passer, ça fait de lui l'étranger qui va faire basculer notre conception du monde, mais je ne crois pas pour autant que ce soit le sujet du film. Au moment où j'assistais à la pièce, je me suis dit : « Voilà un personnage riche. » Ce n'est pas juste un personnage qu'on invente et dont on se demande quels pourraient être les traits de caractère. Non. Il vient avec une histoire avant que le film ne commence.

De quelle façon avez-vous travaillé avec Evelyne de la Chenelière?

À partir du moment où elle a accepté que j'adapte sa pièce, il était entendu que je serais le scénariste. Je lui ai demandé d'être la gardienne de l'intégrité de son personnage et de me suivre pas à pas. Je voulais qu'elle me ramène à l'ordre chaque fois que j'allais dans une direction qui trahirait l'essence de son personnage. Avec mes producteurs, elle a aussi été ma première lectrice. Quand je me heurtais à un mur, elle arrivait avec de vraies idées. Pas nécessairement des idées concrètes pour le film, mais elle savait toujours me dire où il y avait un enjeu important et elle m'envoyait des réflexions, des articles... Et là, ça se débloquait. Evelyne m'a aussi aidé à aller dans des retranchements plus émotifs pour ce film.

Vous teniez aussi à ce que le drame que vit Bachir soit très vraisemblable.

J'ai fait beaucoup de recherche pour y parvenir. Un an après avoir commencé l'adaptation de la pièce, en mai 2008, je suis allé à Alger pour voir d'où Bachir venait, pourquoi il aurait quitté son pays, à quoi pouvait ressembler la vie d'un fonctionnaire là-bas... Je me suis imaginé quelque chose de beaucoup plus élaboré, qui n'est pas dans le film, mais qui m'a permis de le comprendre. Bien avant, j'avais aussi visité plusieurs pays comme la Syrie, la Libye, l'Égypte et la Tunisie. Je trouvais depuis longtemps qu'il y avait là un terreau fertile de sujets pour des films. Quand le printemps arabe est arrivé, pour moi c'était synchrone avec le film que je venais de terminer. Pourquoi Bachir vient-il à Montréal? Parce qu'il n'a pas le choix : même plusieurs années après la guerre civile, l'Algérie fait encore face à plusieurs problèmes.

Mais le personnage de Bachir aurait-il pu être originaire d'un autre pays?

Je crois que oui, mais le problème serait peut-être la langue. J'avais d'ailleurs aussi pensé au Liban. Le personnage devait maîtriser le français et être amoureux de la langue, parce que pour moi la guérison passait par l'acte de parler, d'enseigner, d'aimer le français et la lecture. L'Algérie s'y prêtait bien, car il y a beaucoup d'intellectuels, de grands écrivains... À l'école québécoise, Bachir est pris dans un système qu'il ne connaît pas et il doit puiser dans l'enseignement qu'il a lui-même reçu dans sa jeunesse, donc sa référence est une méthode française qu'on considère comme vieillotte. Il ne faut pas oublier aussi que Bachir est un immigrant d'origine maghrébine qui est profondément laïc, ce qui est une décision très consciente de ma part. Il représente cet « Autre » qui est avant tout un homme qui cherche des solutions non pas dans la religion ou dans la morale, ni même dans ses références culturelles au sens « ethnique », mais dans une filiation de l'enseignement, dans notre rapport commun à la langue française et à la littérature, puis dans l'acte fondamental de communiquer. Il y a aussi une ironie dans le fait qu'il vienne enseigner dans une ancienne colonie qui a un rapport particulier avec la langue française, alors qu'il provient lui aussi d'un pays colonisé par la France.

Dans le film, vous soulignez l'importance de la qualité de la langue parlée.

J'avais l'intention de montrer que parler correctement le français n'a pas uniquement une valeur académique ou intellectuelle. Ça a une valeur identitaire aussi. Pour Bachir, parler correctement et lire, c'est important. Cela dit, *Monsieur Lazhar* n'est pas un film sur la langue française au Québec ou sur la qualité de son enseignement, même si, il faut bien l'admettre, on a encore des lacunes de ce côté. Au contraire, je considère que l'enseignement est un acte de résistance. Pour moi, les enseignants font partie des héros modernes. C'est plus une ode à cela qu'une critique du système d'enseignement.

Pourquoi avoir choisi Fellag pour incarner Bachir?

Il était évident pour moi qu'on ne trouverait pas l'acteur au Québec à moins d'un miracle, parce qu'il n'y a pas encore ici un bassin assez important de comédiens maghrébins. La France était donc le lieu de prédilection, étant donné l'histoire, la quantité de bons comédiens...C'est Evelyne qui m'a mis sur la piste de Fellag, parce qu'il avait déjà fait une lecture publique de sa pièce en France. Je ne le connaissais pas avant, mais ça avait du sens parce qu'il a lui-même vécu l'exil pendant la guerre civile en Algérie. Pendant qu'il était en Tunisie, les autorités l'ont mis en garde de ne pas rentrer, qu'il y avait une fatwa contre lui. Ca lui donnait déjà pour moi une profondeur supplémentaire.

Après *C'est pas moi, je le jure!*, c'était votre intention de refaire appel à des acteurs enfants?

C'est vraiment la pièce qui a dicté ce choix. Le problème quand les enfants jouent un rôle important au cinéma est qu'on se demande toujours si c'est un film pour enfants ou pour la famille, chose qui ne se pose pas quand il y a seulement des personnages adultes. Dans la vie, on ne se demande pourtant pas si ce qui arrive est une situation d'enfant ou une situation d'adulte... C'est juste la vie.

En tant que scénariste et réalisateur, vous devez tout de même adapter votre manière de travailler en fonction des enfants...

Bien sûr, mais je crois que ça ressemble un peu à la façon dont on s'adapte à chaque comédien en général. Là où c'est surtout différent, c'est que dans le cas d'un adulte, je n'ai pas à me soucier s'il connaît son texte ! Aussi, on doit gérer le plateau de manière plus ludique et *relax*. Mais en matière de jeu, je prétends que ces enfants-là sont capables de saisir les enjeux émotifs des personnages, qu'ils comprennent bien que c'est un travail et que je ne leur demande pas d'être qui ils sont dans la vie. Je pense que c'était un peu plus difficile dans *C'est pas moi, je le jure!* à cause de la répartie particulière du personnage de Léon. Cette fois, j'ai essayé d'être moins « adulte » dans mon écriture, même si le personnage d'Alice est particulièrement mature pour son âge. Forcément, il y a des répliques qui sont un peu mon point de vue à travers les paroles d'un enfant.

Comment avez-vous choisi l'école dans laquelle est campé le film?

Ça pourrait être une école « près de chez vous », mais c'est aussi clairement une école en ville, même si elle n'est pas située géographiquement de façon explicite. Par contre, je pense que la dimension multiethnique de la classe fait en sorte que ça peut seulement se passer à Montréal. C'est aussi une école privée, ce qui est important pour rendre l'embauche de Bachir plus vraisemblable. Dans une école privée, la directrice a beaucoup plus de marge de manœuvre, puisque la commission scolaire n'intervient pas.

La classe et l'école sont montrées de manière très réaliste.

J'ai un intérêt très fort pour des films comme ceux de Ken Loach ou Mike Leigh, par exemple. Leurs personnages sont visiblement tirés de la réalité ou, en tout cas, ils ont un ancrage très naturaliste. Avant de faire *Monsieur Lazhar*, j'ai passé plusieurs semaines dans des classes du primaire. Mon directeur artistique Emmanuel Fréchette a aussi fait une recherche dans une dizaine d'écoles pour décorer la nôtre. Ce que l'on voit sur les murs recomposés : ce sont vraiment des travaux d'enfants recueillis dans de vraies écoles. Comme dans *La Moitié gauche du frigo*, qui devait au départ être un documentaire, j'étais content de retourner avec *Monsieur Lazhar* dans un univers où je devais documenter l'affaire. C'est une fiction, mais je travaille à partir d'un amalgame de gens que j'ai connus, que j'ai vus ou à qui j'ai parlé et, tout à coup, ça prend chair. Pour moi, le médium du cinéma a un point d'ancrage dans la réalité, contrairement à la littérature. C'est la vie qui m'intéresse, surtout dans un film qui prétend refléter une certaine réalité.

Vous revenez aussi à un cinéma plus social.

Après la *Course*, j'ai travaillé en documentaire, puis j'ai fait *La Moitié gauche du frigo*, une comédie sociale... C'est un film qui parlait du chômage, mais qui est aussi devenu un objet politique en soi. Ensuite, je pense qu'il y a clairement eu un glissement vers la fiction pure. *C'est pas moi, je le jure!* n'est pas un film politique même s'il y a un canevas social et *Congorama* non plus. Maintenant, je reviens vers quelque chose qui me demande plus de recherche dans la réalité et il était important pour moi de revenir à un cinéma un peu plus engagé.

En quoi *Monsieur Lazhar* a-t-il une dimension politique?

Je pense que le film peut être pris comme un objet politique en réaction au discours populaire face au principe des « accommodements raisonnables » * mis en avant par les institutions canadiennes. Quand on accommode, on ne rencontre pas. *Monsieur Lazhar*, c'est le contraire de l'accommodement raisonnable. Ce que je crois être l'intégration ou l'immigration est d'aller à la rencontre de l'autre. En ce sens, je pense que le film est politique. Au-delà de la thématique du deuil et de la guérison, le film parle d'aller à la rencontre de l'autre. Bachir essaie d'ouvrir les portes à l'école sur certains tabous, celui de ne pas parler de la mort par exemple.

Est-ce aussi un film sur le deuil?

Ce n'est pas un film sur le deuil, mais plutôt un film sur l'entité organique complexe qu'est l'école. Il y a forcément un processus de guérison, mais ce qui m'intéressait surtout était que le deuil soit vécu dans le contexte d'une rencontre entre l'immigré et nous. Et donc l'école va passer à travers ce drame grâce à un électron libre, un étranger qui lui aussi vit un deuil. Donc j'aime à penser que c'est davantage un film qui répond à un discours ambiant sur comment intégrer l'immigré. Il n'y a pas de « comment », selon moi. Vivons avec l'immigré, dans tout ce qu'on a à vivre : manger, boire, rire, travailler, vivre... et traverser des épreuves. C'est ça l'intégration, ce n'est pas autre chose. Il y a aussi une autre dimension chère à mes yeux qui a émergé du film et qui n'était pas dans la pièce. C'est toute la question de la codification des rapports entre les enfants et les adultes en milieu scolaire. Nous avons érigé au fil des années des règles qui interdisent aux adultes de toucher aux enfants de quelque manière que ce soit, ne serait-ce que pour leur « mettre de la crème solaire sur le dos », comme le fait remarquer le personnage du professeur d'éducation physique. On comprend bien les raisons derrière ces règles et les enjeux qui s'y rattachent. Résultat : les professeurs, les parents, et même les enfants marchent sur des œufs quand vient le temps de démontrer une certaine forme d'affection, de rapprochement. La question est extrêmement délicate et constitue un pivot dramatique dans le film.

**« Accommodement raisonnable » : expression qui traite de la tentative des sociétés laïques de s'accommoder des exigences des différentes minorités religieuses au sein de la société civile. C'est une expression d'origine québécoise mais qui s'étend à d'autres pays francophones confrontés au même phénomène.*

Tout au long du film, Bachir est un personnage qui demeure très fort et digne...

C'est souvent une caractéristique de l'immigré. Il reste discret sur sa personne. Bachir considère que l'étalement de ses émotions et de sa douleur n'est pas pertinent. Dans un monde où l'on encourage beaucoup la communication des émotions, il choisit de garder les siennes pour lui-même. Et selon moi, il commet une erreur. Avec sa collègue Claire, entre autres. En même temps, c'est ce qui donne au personnage une dignité : il est plus intéressé à ce que la classe s'émancipe de son deuil, alors qu'il tente d'ignorer le sien. Mais inconsciemment, je pense qu'il pousse Alice et Simon parce qu'il veut se pousser lui-même. Simon est l'enfant qui porte la culpabilité de toute l'école. Au final, quand il ploie sous l'émotion, c'est la tension de toute l'école qui se relâche.

Cette importance de la parole confère une dimension poétique au film.

Je pense que la poésie est surtout l'héritage du travail d'Evelyne. Je pense qu'il y a aussi une poésie dans la musicalité des répliques de Bachir et dans cette idée que la parole peut être cinématographique. Mettre en scène la parole, le verbe, ce n'est pas évident ! Quand j'écoutais la pièce, je savais que je devais éviter de faire de la poésie lyrique. Mais c'était quand même important pour moi de terminer le film avec un élan poétique comme à la fin de la pièce, car j'avais été tellement ému par la fable qui la conclut. Sauf que, pour le film, j'ai demandé à Evelyne d'en écrire une autre version. Pour y parvenir, je l'ai lancée sur une impression, une émotion, puis elle a écrit un beau texte.

Même si le film est dramatique et que son sujet est sérieux, il y a quand même des éléments humoristiques qui persistent...

Dans la vie, il est rare que le drame arrive seul. C'est souvent une question de perspective... Dans *C'est pas moi, je le jure!*, l'humour était construit sur la distance, l'humour un peu décalé, voire parfois absurde. Dans *Monsieur Lazhar*, l'humour est plus subtil, plus terre-à- terre. La candeur du personnage algérien nous surprend et nous fait rire. Le fossé culturel quand il est exploité subtilement est toujours riche en potentiel humoristique. Les personnages du concierge et du professeur d'éducation physique ont toujours des répliques directes et singulières qui font rire. Il faut bien comprendre qu'il n'y a pas de gags à proprement parler. C'est tout simplement parce que la vie est drôle.

Propos recueillis par Marie-Hélène Mello.

Philippe Falardeau – Scénariste et Réalisateur

Après des études sur la politique canadienne et les relations internationales, Philippe Falardeau est choisi comme candidat à la ***Course destination monde***, diffusée à Radio-Canada en 1993. Il y réalise 20 courts métrages et termine grand gagnant de la course et du prix CRDI. En 1995, il collabore avec le réalisateur Jacques Godbout à la scénarisation du documentaire *Le Sort de l'Amérique* produit au sein de l'ONF (Office Nationale du Film).

Deux ans plus tard, il est de retour à l'ONF pour réaliser un moyen métrage documentaire sur l'immigration chinoise au Canada, ***Pâté chinois***. Le film est présenté au Festival des films du monde de Montréal et remporte le prix du Meilleur scénario au Yorkton Film Festival. En 2000, Philippe Falardeau réalise son premier long métrage de fiction, ***La moitié gauche du frigo***, qui obtient un vif succès au Canada et sur le circuit des festivals, entre autres à Rotterdam, Londres, Paris, Seattle et Vancouver. Le film remporte également le Prix Citytv du Meilleur premier long métrage canadien au Festival de Toronto et le Prix Claude Jutra (Prix du Meilleur Premier Film Canadien) aux Genie Awards.

Avec ***Congorama*** réalisé en 2006, Philippe Falardeau signe son deuxième long métrage. Le film gagne rapidement le cœur du public et de la critique, en plus de se démarquer brillamment dans les nombreux festivals où il est présenté. Après une première mondiale à la Quinzaine des réalisateurs à Cannes, où il est projeté comme film de clôture, *Congorama* poursuit sa route, notamment aux festivals de San Francisco, Toronto, New York, Pusan et Göteborg. En plus de rafler cinq prix au Gala des Jutra 2007 – dont celui du Meilleur film, scénario et réalisation – il remporte le prix du Meilleur scénario au Genie Awards 2007.

En 2008, son troisième long métrage, ***C'est pas moi, je le jure!****,* adaptation des romans de Bruno Hébert, est présenté en première mondiale au Festival de Toronto dans la catégorie *Special Presentation*. Il est par la suite projeté à la Berlinale, dans le volet *Generation*, où il remporte le prestigieux Ours de Cristal et le Grand Prix Deutsche Kinderhilfswerk. Le film remporte également le Grand Prix d'Écrans Juniors du Festival de Cannes en 2009. *C'est pas moi, je le jure !* connaît une carrière internationale : il est invité dans une soixantaine de festivals et obtient une quinzaine de prix. Au Canada, il est sacré Meilleur film par le Festival de l'Atlantique à Halifax et par le Vancouver Film Critics Award.

Monsieur Lazhar, son quatrième long métrage, est présenté en avant-première mondiale sur la Piazza Grande au festival de Locarno, où il remporte le Prix du Public. Il continue sa carrière internationale à travers les festivals du monde entier : Festival International de Toronto (Meilleur Film Canadien), Atlantic Film Festival, Festival Inernational du Film Francophone de Namur (Prix Spécial du Jury et Prix du Public), Filmfest de Hambourg, pour ne citer qu'eux, avant d'être nommer pour le Meilleur Film Etranger à la cérémonie des Oscar 2012.
Le film sera le grand gagnant de la 32e cérémonie des Génie en remportant six prix dont Meilleur Film, Meilleur Réalisateur et Meilleur Comédien.

Evelyne de la Chenelière – auteure de la pièce Bashir Lazhar

Evelyne de la Chenelière fait ses études en lettres modernes à la Sorbonne en 1992 puis bifurque vers l'École Michel-Granvale à Paris pour étudier le théâtre. À la fois auteur et comédienne, Evelyne a à son actif plusieurs pièces de théâtre qui ont été montées au Québec et à l'étranger, et qui ont été traduites en plusieurs langues. Que l'on pense à *Des fraises en Janvier, Henri & Margaux*, *Aphrodite en 04*, *L'Héritage de Darwin*, *Bashir Lazhar* ou *Le plan américain* (Prix de la meilleure pièce du Festival Primeurs à Saarbrücken en Allemagne en 2009), méticuleuse observation de la nature humaine.

En 2006, elle reçoit le Prix littéraire du Gouverneur général pour son recueil de pièces intitulé *Désordre public*. En 2009, la pièce *Les pieds des* est nominée pour le Prix littéraire du Gouverneur Général. À l'automne de la même année, le Théâtre du Nouveau Monde présente en première sa nouvelle pièce *L'imposture* dans une mise en scène d'Alice Ronfard.

Découverte au théâtre par Jean-Pierre Ronfard, elle a depuis été de plusieurs productions du Nouveau Théâtre Expérimental et elle y et travaille régulièrement en tandem avec Daniel Brière. Leur dernière création, *Ronfard, nu devant son miroir,* a été présentée en mars 2011 au Théâtre l'Espace Libre.

En tant qu'actrice, elle a entre autres été dirigée au théâtre par Jean-Pierre Ronfard, Jérémie Niel, Brigitte Haentjens, Daniel Bière et Jean-Guy Legault. Au cinéma, elle participe à plusieurs courts métrages et fait partie de la distribution des longs métrages *Le Colis*, réalisé par Gaëlle D'Ynglemare, *Café de Flore*, du réalisateur Jean-Marc Vallée et *Monsieur Lazhar*.

Elle a publié dernièrement La concordance des temps*,* son premier roman.

Fellag – Bachir Lazhar

Fellag est un artiste natif de la région de la Kabylie, en Algérie. De 1968 à 1972, il fait des études de théâtre à l'Institut national d'art dramatique et chorégraphique d'Alger. Avant même d'avoir 20 ans, il commence à se produire dans certains théâtres algériens. À la fin des années 70, il vit plusieurs exils, notamment en France et au Canada, mais il finit par retourner vers son pays d'origine pour travailler au Théâtre National Algérien en tant que comédien et metteur en scène, puis il est nommé directeur du Théâtre de la ville de Béjaïa en 1993. Un an plus tard, Fellag part en tournée à travers l'Algérie et la Tunisie avec la pièce *Un bateau pour l'Australie.* En 1995, alors qu'il présentait *Delirium* à Tunis, une bombe éclate durant la représentation, c'est alors que Fellag décide de s'exiler définitivement à Paris. Il crée son premier spectacle en français en 1997 : *Djurdjurassique Bled.* Celui-ci connaît un vif succès qui le rend très populaire en France et fait en sorte qu'il remporte le grand prix du Syndicat de la critique en tant que Révélation théâtrale. En 2003, il s'inspire de la pièce *l'Opéra de quat'sous* de Brecht pour créer sa propre pièce *Opéra D'Casbah* mise en scène par Jérôme Savary. Une année plus tard, il monte son spectacle solo, *Le dernier chameau,* en collaboration avec Patrick Sommier, *Tous les algériens sont des mécaniciens*

En plus d'être comédien et metteur en scène, il est aussi l'auteur de trois recueils de nouvelles et de deux romans : <u>Rue des petites daurades</u> (2001) et <u>L'Allumeur de rêves berbères</u> (2007).

Au cinéma on l'a vu dans *Liberté, la nuit* de Philippe Garrel (1993), *Le Gone du Chaâba* de Christophe Ruggia (1998*), Inch'Allah Dimanche* de Yamina Benguigui (2001*), Fleur de sang* de Myriam Mézières (2002*).* En 2007, on le retrouve dans les films *Momo Mambo* de Laïla Marrakchi, *L'ennemi intime* de Florent Emilio Siri et *Michou d'Auber* de Thomas Gilou, en 2008 dans *Les Barons* de Nabil Ben Yadir et dans *Zarafa* de Rémi Bezançon et Jean-Christophe Lié puis, en 2009, dans *Ici* d'Angelo Cianci. En 2011, il prête sa voix au personnage du Cheik Mohammed Sfar dans le film d'animation *Le Chat du rabbin* de Joann Sfar et interprète le rôle principal de *Monsieur Lazhar*, qui lui vaudra le Génie de la Meilleure Interprétation Masculine dans un Premier Rôle.

A la rentrée, il sera à nouveau sur les planches pour présenter son tout dernier spectacle *Petits chocs des civilisations*.

Sophie Nélisse - Alice

À 11 ans, en plus d'être comédienne, Sophie Nélisse suit un programme de sports/études en gymnastique.

Elle compte déjà une dizaine de publicités à son actif et a tenu plusieurs premiers rôles dans des séries comme *Toute la Vérité* (2009), *Mirador* (2009), *Les Parents* (2010-2011) et *Vertige* (2011).

Au cinéma, elle sera prochainement à l'affiche de la suite du film *Babine* de Luc Picard.

Monsieur Lazhar est son premier rôle au cinéma, qui lui vaudra le Génie de la Meilleure Interprétation féminine dans un rôle de soutien.

Émilien Néron - Simon

Émilien Néron, 12 ans, fréquente depuis près de cinq ans l'école Félix Leclerc à Montréal où il a acquit une formation artistique en chant, théâtre, piano et percussions.

Dès l'âge de 8 ans, il apparaît dans plusieurs publicités et tient ses premiers rôles dans des séries télé telles que *Les Rescapés de la justice* (2008) et *Un tueur si proche* (2010). Début 2009, il est remarqué grâce à son interprétation du rôle de *l'Enfant* dans la pièce *Paradis Perdu* et celle de *Gavroche* dans la comédie musicale *Les Misérables* (2010).

Au cinéma, il est apparu en 2009 dans *Pour toujours, les Canadiens.*

Monsieur Lazhar est son second rôle au cinéma.

Listes artistiques et techniques

Liste artistique

Bachir Lazhar	Fellag
Alice	Sophie Nélisse
Simon	Emilien Néron
Madame Vaillancourt	Danielle Proulx
Claire	Brigitte Poupart
Concierge	Louis Champagne
Gaston	Jules Philip
Madame Dumas	Francine Ruel
Audrée	Sophie Sanscartier
Abdelmalek	Seddik Benslimane
Marie-Frédérique	Marie-Eve Beauregard
Boris	Louis-David Leblanc
Victor	Vincent Millard
Commissaire	André Robitaille
Me Gilbert Danis	Daniel Gadouas
Père de Marie-Frédérique	Stéphane Demers
La mère d'Alice	Evelyne de la Chenelière
Procureur	Marie Charlebois
Psychologue	Nico Lagarde

Liste Technique

Scénario et réalisation	Philippe Falardeau
D'après la pièce de	Evelyne de la Chenelière
Producteurs	Luc Déry
	Kim McGraw
Chef opérateur	Ronald Plante, CSC
Monteur	Stéphane Lafleur
Décors	Emmanuel Fréchette
Costumes	Francesca Chamberland
Son	Pierre Bertrand
	Mathieu Beaudin
	Sylvain Bellemare
	Bernard Gariépy Strobl
Musique	Martin Léon
Producteur délégué	Claudine Paiement
Superviseur de production	Erik Daniel
Casting	Nathalie Boutrie
	Emmanuelle Beaugrand-Champagne
	Constance Demontoy
Production	micro_scope
Ventes internationales	Films Distribution